Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1921)
Heft: 40

Artikel: Étude critique : introduction à la psychologie
Autor: Bridel, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380037

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉTUDE CRITIQUE

INTRODUCTION A LA PSYCHOLOGIE

JEAN LARGUIER DES BANCELS. *Introduction à la psychologie. L'instinct et l'émotion.* Paris, Payot, 1921, 286 p. in-8.

Dédié à la mémoire d'Alfred Binet, ce volume commence par une introduction générale à la psychologie et s'achève par une monographie sur l'instinct et l'émotion, sans pour cela se diviser formellement en deux parties, car l'auteur nous amène peu à peu du premier sujet au dernier par des considérations sur les rapports de l'âme et du corps, suivies d'une étude des réflexes. On doit louer l'effort qu'a fait ainsi M. Larguier pour organiser ses matériaux de telle façon qu'à lire son ouvrage on a constamment l'impression d'avancer. Très appréciable est aussi le soin donné à la rédaction : pas de phrase et pas de pédantisme, mais l'élégante précision d'un style qui vise avant tout à la clarté, et qui sait marcher vite partout où cela est possible, sans craindre d'autre part de s'arrêter aux diverses faces d'un problème ou aux détails d'une expérience quand il le faut pour se faire bien comprendre.

Ajoutons que, sans nous égarer jamais dans des sentiers de traverse, M. Larguier s'entend à semer çà et là soit quelques traits malicieux, soit de brèves remarques propres à dissiper certains préjugés courants, soit enfin maints renseignements historiques. En effet, parfaitement informé de tout ce que, sur les sujets dont il traite, offre la littérature contemporaine, — en allemand et en anglais aussi bien qu'en français, — M. Larguier d'autre part possède de vastes connaissances en matière d'histoire de la philosophie et les utilise à propos. Il est de ceux qui, sans méconnaître le moins du monde les progrès de la science moderne, aiment à rendre justice aux penseurs d'autrefois, qu'il s'agisse d'Aristote ou de Destutt de Tracy ; mais c'est surtout à Descartes qu'il fait de fréquentes et longues allusions, permettant de

constater l'admirable fécondité des idées de ce génie. « Je tiens les indications historiques pour toujours utiles », nous dit M. Larguier. « Elles sont indispensables dans l'exposé d'une science qui se fait. »

Le premier point qu'ait à traiter notre auteur, c'est la définition de la psychologie. Il conclut son examen en déclarant que cette science a pour objet « le fait de conscience envisagé *dans son rapport avec l'individu* qui le saisit », avec « l'observateur, support organique de la conscience elle-même ». En effet, assigner pour domaine à la psychologie tout le champ de la conscience serait excessif, puisque son domaine ne comprendrait alors rien de moins que l'univers entier, somme de nos perceptions. Non ; il y a dans le phénomène sensible des éléments qui ressortissent à la physique, parce qu'ils ne concernent que les rapports des choses entre elles (ainsi la grandeur du soleil peint sur une plaque sensibilisée) ; ce qui revient à la psychologie, dans la perception, c'est ce qui y dépend de nous-mêmes (ainsi l'agrandissement illusoire que subit pour notre œil l'astre près de l'horizon). Pour ce qui est de l'inconscient, il est « permis de l'identifier au pur physiologique ». — Quant à la psychologie collective, l'objet en est encore l'individu, mais étudié en tant qu'il se trouve en relations avec un groupe social. M. Larguier tient à mettre en garde, à ce propos, contre une erreur assez répandue aujourd'hui ; il précise donc que les termes de « conscience sociale » et de « représentations collectives » ne sont que des métaphores : « Toute représentation, quelle qu'en soit la nature, appartient à une conscience ; et toute conscience est la conscience d'un individu. »

Au reste, pour différent qu'en soit l'objet, la psychologie n'a pas d'autre méthode que la physique ou toute autre science d'observation. Elle observera donc les faits de son ressort, tantôt directement, tantôt indirectement (chez le prochain adulte et sain, chez le malade, l'enfant, l'animal, etc.), et elle recourra à toute espèce de procédés d'expérience (dont certains seulement réclament des instruments de laboratoire) ; mais elle ne devra jamais oublier que sa base indispensable reste l'introspection : seule lumière qui puisse éclairer pour elle tous les documents extérieurs, seul procédé qui lui permette de les interpréter psychologiquement.

Ces sages remarques n'empêchent point l'auteur de proclamer combien est importante l'étude physiologique des appareils avec lesquels les faits de conscience sont manifestement en étroit rapport ; il consacre plusieurs chapitres à l'évolution des doctrines concernant les fonctions du cerveau (localisations, loi de Haller, etc.), ainsi qu'au développement de l'encéphale dans la série hiérarchique des vertébrés. Nous regrettons de ne pas trouver, à ce propos, une ou deux figures représentant d'une façon sommaire les organes dont il est question.

S'il tient à maintenir l'autonomie de la psychologie à l'égard de la

physiologie, M. Larguier ne sait pas moins bien, d'autre part, la prémunir contre toute intrusion de la part de la « philosophie ». Parlant du principe du parallélisme, postulat commode et fécond, auquel la science a raison de tenir, notre auteur déclare qu'il n'en faut pas exagérer la portée : on doit reconnaître qu'il « dépasse les faits » ; en sorte que les penseurs « qui tiennent à réserver, en certains domaines, l'indépendance absolue de l'esprit, auront toujours le droit » de soutenir qu'il ne s'applique point sans limites. Quant à la loi de conservation de l'énergie, à laquelle l'organisme est soumis comme tout autre système matériel, elle implique, sans doute, que dans le mécanisme psychophysiologique il ne saurait se produire ni consommation ni apport d'énergie par l'intervention d'un agent spirituel, mais la possibilité même d'une telle intervention n'est nullement exclue pour cela. Et notre auteur ajoute qu'il sera toujours difficile de concevoir comment et pourquoi une conscience sans efficacité propre serait venue s'associer à un organisme se suffisant pleinement à lui-même : « La psychologie a le droit d'écarter le problème. La philosophie ne saurait l'ignorer, et elle ne satisfera personne en déclarant que la conscience ne sert de rien. » De même encore, à propos des mécanismes montés dans l'appareil cérébral, M. Larguier écrit : « Il est possible que le cerveau obéisse directement aux ordres d'un agent spirituel. Une hypothèse de ce genre n'a rien d'absurde. Mais elle s'est dérobée jusqu'ici au contrôle des faits. La métaphysique a le droit de la retenir. La science a peut-être le devoir de l'écarter. »

Dans son chapitre III, M. Larguier compare entre elles l'activité réflexe et l'activité cérébrale. La première, acte adapté, réaction dont la finalité biologique est évidente, mais qui présente un caractère machinal et se montre innée chez tous les individus de l'espèce ; la seconde, qu'on voit, chez les animaux supérieurs dont elle est le privilège, se constituer au cours de la vie individuelle, suivant les événements qui la sollicitent, et avec de grandes diversités d'un sujet à l'autre. Ce n'est pas que les éléments dont se compose l'écorce du cerveau soient d'autre structure que les arcs médullaires, mais les milliards de fibres qui s'entrecroisent ici procurent la possibilité de coordinations infiniment diverses. Bref, apparu tardivement au cours de la phylogenèse, le cerveau possède une plasticité juvénile : grâce à laquelle il enregistre des expériences, sous l'influence desquelles il peut remanier le trésor des réflexes héréditaires et les faire entrer dans des connexions supérieures ; grâce à laquelle aussi il sert d'organe à la volonté, qui agit sur les réactions préexistantes soit en les inhibant, soit en les déclenchant, au contraire, et leur procurant même du renfort. Tous les actes du cerveau tendent, sans doute, à se transformer par la répétition en habitudes et à se soustraire aux prises de l'attention ; leur automatisme toutefois ne devient jamais absolu : supportées par l'appareil cérébral, formées à la lumière de la

conscience, les habitudes humaines n'échappent jamais entièrement au contrôle de l'esprit.

Autrement en est-il des instincts (qui font l'objet du chapitre VI); car ils ne sont pas autre chose que des systèmes de réflexes, doués de cette adaptation machinale qui se montre admirable en certaines limites mais en ces limites seulement (témoin la poule qui couvera un œuf de plâtre, tout comme le distributeur automatique livrera sa plaquette de chocolat au donateur d'une pièce fausse, du moment que celle-ci a le poids voulu). Etat spécifique, l'instinct est préformé chez l'individu : de naissance l'enfant sait respirer, téter, digérer; bien mieux, on a constaté qu'empêché de s'exercer prématurément l'enfant se mettra un jour à marcher si on le laisse faire, et du premier coup correctement. Encore faut-il qu'à l'époque de son éclosion l'instinct trouve à se déployer ; sinon, l'heure propice une fois passée, il périt ; des canetons qui n'ont pu barboter dès les premiers jours montrent ensuite autant d'aversion pour l'eau que des poulets... Et voilà pourquoi, « en pédagogie, le grand point est de battre le fer quand il est chaud ».

Comment se sont formés les instincts? Aucune des théories proposées jusqu'à ce jour ne satisfait M. Larguier. « Reconnaissons, dit-il, que l'origine de l'instinct comme celui du réflexe nous échappe. »

On lira avec profit les pages que l'auteur consacre à l'étude des craintes primitives et dérivées, à l'analyse de certains « sentiments » tels que pardon, jalousie, amour, enfin à un essai de classification des instincts humains. C'est ici qu'est, selon M. Larguier, la source de toute notre activité : « A défaut d'instinct, la raison serait sans vertu. La raison éclaire l'instinct. Elle ne peut le remplacer. Seul il est moteur ». On soutient parfois « que toute idée est *motrice*. C'est jouer sur les mots... L'idée n'est efficace que si elle éveille une tendance préalable ».

Des esquisses pénétrantes que M. Larguier consacre aux instincts humains — et dont on regrette seulement qu'elles soient si succintes, — relevons quelques points. L'auteur ne croit pas possible, au moins pour l'instant, de les ramener tous à une tige commune, en tous cas pas à l'instinct sexuel. (1) — Il estime que l'amour paternel, s'il tient quelque chose de l'instinct parentaire, doit son principal ressort à un faisceau de tendances égoïstes. — Quant à l'amour filial, il ne semble comporter

(1) Pour les freudistes intransigeants, le bébé qui tend les bras à sa nourrice — et ce bébé peut être une fille — ne fait que préluder ainsi aux embrassements de la copulation ! — Je me demande comment ils ont négligé jusqu'ici de nous apprendre que, si les charpentiers plantent des clous dans le bois, ce n'est pas, réellement, dans le but de relier des planches entre elles, mais bien pour symboliser le grand œuvre. Comment surtout nous ont-ils laissé ignorer que tout le système de l'écriture cunéiforme ne fut, de la part des Assyro-Babyloniens, qu'une vaste invention phallique ?

aucun instinct qui lui soit propre : les tendances qui le composent sont d'ordre instinctif, il est vrai, mais ne sont point liées à l'existence de la famille. — Un exemple frappant, emprunté à P. Janet, montre que la dipsomanie peut fort bien prendre pour objet autre chose que l'alcool. — A bon droit notre auteur rattache, comme Bain et Ribot, la cruauté non pas à l'instinct combatif mais à celui de domination : c'est le goût de tous les despotes d'affirmer leur pouvoir en faisant souffrir ; et ce goût perce — sous une forme plus adoucie — chez quiconque, détenteur de quelque autorité (de si bas degré soit-elle), se plaît à *embêter le public*. Si tout cela est accepté souvent sans grande résistance et si, d'autre part, ceux qui veulent résister à certaines maîtrises ne trouvent habituellement rien de mieux que de se créer d'autres servitudes, c'est qu'il y a (comme le remarque M. Larguier après Adolphe Garnier et M. V. Pareto), plus répandu encore chez les humains que l'instinct de domination, un instinct de soumission, qui va parfois jusqu'à la bassesse. Ajoutons que ces deux instincts trouvent moyen de cohabiter fréquemment dans un même individu. — Contrairement à ce qu'ont soutenu certains théoriciens du collectivisme, M. Larguier affirme comme inné l'instinct de propriété (qui me paraît avoir de fortes affinités avec le besoin de sécurité et la prévision de l'avenir). Il a sûrement raison ; mais est-il bien inspiré en lui rattachant le goût des collections ? Celui-ci me semble provenir, au moins autant, du plaisir que notre esprit trouve à grouper, à classer : beaucoup d'enfants, et même des hommes faits, après avoir rassemblé diligemment telle ou telle catégorie d'objets, ne semblent plus y tenir et, bientôt, s'en défont sans difficulté. — Etant donnée la tendance générale de l'auteur à reconnaître la complexité des choses, plutôt qu'à les vouloir ramener de toute force à l'unité, nous nous étonnons que le jeu lui paraisse s'expliquer suffisamment, « en principe », comme « essai d'un instinct, » comme prélude et entraînement du jeune à ses activités futures. Pourquoi M. Larguier ne discute-t-il par les relations qu'on a établies souvent entre le jeu et l'art ? Et je remarque à ce propos que, tandis qu'on trouve aisément, dans l'*Introduction à la psychologie*, la mention de ressorts instinctifs auxquels se peuvent rapporter l'origine de la science et celle de la morale, on n'y rencontre pas, sauf erreur, les germes de l'activité artistique.

En son dernier chapitre, M. Larguier précise les distinctions qu'il faut faire entre les sensations (au groupe desquelles ressortit, selon lui, la douleur (1), les sentiments (tels que plaisir et peine), les émotions enfin

(1) Nous avons bien de la peine à admettre cet emploi du mot *douleur* pour désigner une sensation qui n'a rien en soi de pénible, qui peut même être « agréable », et qui ne serait autre qu'une impression de piqûre. Ne faut-il pas plutôt appliquer à la piqûre la même remarque que M. Larguier développe au sujet des autres sensations, et accorder que la per-

(par exemple : joie et tristesse); mais c'est de celles-ci surtout qu'il s'attache à construire la théorie. Perfectionnant, d'une façon très heureuse la doctrine de W. James — dont il défend la vérité essentielle, après en avoir rétabli les vrais termes, et dont il fait voir qu'on en peut trouver déjà l'esquisse chez Descartes ou même chez les stoïciens, — notre auteur aboutit à cette intéressante formule : l'émotion n'est autre chose qu'un « *raté* de l'instinct ». (1) Qu'on observe, par exemple, ces deux expressions que peut prendre l'instinct de conservation : soit « la crainte », qui déclenche et entretient si admirablement le mécanisme de la fuite (quand ce n'est pas celui de l'immobilisation pour « faire le mort »), soit « l'agression » dans laquelle l'animal concentre et déploie d'une façon si habile toutes ses ressources; et qu'on leur compare la maladresse, la dépense inutile de forces, la désorganisation des réactions efficaces, que viennent remplacer d'autres réactions stériles ou même funestes, bref tout le désordre qui se manifeste quand la crainte normale avorte en « peur » ou l'agression en « colère ».

Pour quelle cause les instincts avortent ainsi, parfois, comment ces « ratés » se produisent, on ne sait encore le dire ; mais ce qu'il est permis d'affirmer, selon M. Larguier, c'est que l'émotion n'est autre chose que l'ensemble des réactions physiologiques dans lesquelles se gaspille ainsi l'énergie d'un instinct : ensemble de réactions accompagné de conscience, et cela d'autant plus nécessairement qu'il s'agit, en tout ce processus, d'une tendance contrariée. Il est rare, du reste, que l'instinct parvienne à s'exercer sans aucun mélange d'émotion; peu d'hommes possèdent l'absolu sang-froid permettant d'attaquer sans colère et de se défendre sans peur.

Quant à la sempiternelle discussion sur le caractère utile ou nuisible des « passions », elle tient à ce que sous ce terme on n'entend pas la même chose de part et d'autre. Pour parler correctement, il faut dire :

ception de la douleur — par quoi l'on doit continuer, je pense, d'entendre exclusivement une souffrance — a des organes distincts aussi bien de ceux de la piqûre que de ceux du chaud, du froid, etc. — Les gens qui tracassent leur dent malade ne fournissent point une preuve que l'on puisse trouver un agrément à la douleur; ils cèdent à une inquiétude, à un raté de l'instinct (voir plus loin), qui commanderait d'enlever, si possible, l'objet malfaisant. Dans d'autres cas où il semble qu'un homme prenne plaisir à la souffrance, c'est à tout autre chose en réalité qu'il se plaît : il jouit de pouvoir faire montre de son endurance devant ceux (où celles) dont il brigue l'admiration; il accueille sa peine comme une distraction à l'ennui d'une vie sans saveur, comme une occasion de devenir enfin intéressant pour lui-même si ce n'est pour autrui; il éprouve un soulagement dans sa conscience que tourmentait un besoin d'expiation; etc., etc.

(1) M. Larguier signale, chez Paulhan et surtout chez Montesana la présence d'idées voisines de la sienne.

« l'activité humaine a dans l'instinct son ressort véritable; elle se désorganise toutes les fois que cet instinct avorte en émotion ». Les émotions, ces réactions très complexes mais anormales, ne peuvent donc alimenter notre vie; les sentiments, réactions simples et qui sont « tout au plus des rudiments d'émotions », ne le sauraient pas davantage : « le sentiment n'est qu'un symptôme; nous pouvons le prendre pour guide, notre force est dans nos instincts. »

C'est par ces mots que le livre se termine. Si nous en comprenons bien la portée, il nous paraît qu'en les rapprochant de ceux où l'auteur fait allusion à l'intervention possible de l'esprit, on peut conclure qu'il approuve en somme l'attitude adoptée jadis par Descartes : estimant que l'esprit ne vient ajouter aucune force motrice à celles qui se déploient dans le corps, mais qu'il peut les « diriger ». Au reste, si certains lecteurs prennent un intérêt tout particulier à ce qu'un auteur laisse entrevoir parfois de ses idées de derrière la tête, ils n'ont pas le droit d'oublier que M. Larguier ne s'est point ici donné pour tâche de nous développer sa philosophie : son livre est un ouvrage de psychologie scientifique, et qui répond parfaitement à son but.

PH. BRIDEL.